

Journal des
débats

05/01/1928

Bibliothèque Maison de l'Orient



135879

Querelles glozéliennes

Une lettre du docteur Morlet

Bien que nous ne soyons nullement obligés de publier cette lettre, nous nous plaisons à la reproduire, car elle présente un haut intérêt psychologique :

Vichy, le 31 décembre 1927.

Monsieur le Directeur,

Quoique je ne sois pas mis en cause nominativement dans la lettre que publie votre journal de ce jour et où M. l'abbé Breuil écrit que « des fausses nouvelles, souvent calomnieuses et lâches, (sont) répandues à profusion par les glozéliens », je vous prie d'insérer dans votre plus prochain numéro, sans coupure et en même place, cette réponse, et même vous en requiers puisque c'est moi qui assume la direction des fouilles que l'abbé veut maintenant naufrager... après avoir affirmé leur authenticité sur place.

A son habitude, l'abbé voudrait faire croire qu'il est le seul préhistorien au monde! Les autres ne sont que « polygraphes, celtisants, anthropologistes physiques »... Il est clair qu'il voudrait, ainsi qu'on l'a dit, établir à son profit le monopole des silex... comme il y a le monopole des allumettes.

Toute la casuistique de l'abbé Breuil tend simplement à faire confondre : décomposition ossuse et fossilisation, qui sont précisément deux états contraires.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est de lire sous sa plume : « On conçoit donc que l'argument de l'analyse de l'os de Glozel est sans intérêt pour la question de l'antiquité du gisement. » Que n'a-t-il empêché son ami, et, comme lui, membre occulte de la commission, M. Beguen, de mettre tant de hâte à se déshonorer en fabriquant de fausses dépêches, venant soi-disant de Porto et établissant l'insuffisance de fossilisation des os de Glozel!

L'abbé écrit ensuite : « On a parlé de vingt ans comme nécessaires en cas de violation du sol pour le reconstituer. »

Celui qui a dit cela est M. le doyen Depéret, membre de l'Institut, l'éminent géologue dont l'autorité est universellement reconnue, et qui, peut-être, s'y connaît aussi bien que M. l'abbé Breuil en géologie!!...

« En période humide, écrit l'abbé, le gazon relevé par plaques, comme une couverture de lit qu'on relèverait, ne met que peu de semaines, avec la collaboration des lombrics, à suturer son feutre avec l'environnement. » Or, j'ai reçu, le 26 décembre dernier, une lettre de l'illustre auteur des fouilles d'Alésia, M. le commandant Espérandieu, où je lis ceci : « Il m'est arrivé assez souvent, au cours de ma carrière militaire, de faire opérer le gazonnement, par mottes, d'une fortification de campagne. Des mottes juxtaposées ne se soudent pas aisément et l'on pourrait encore au bout de plusieurs années les enlever une par une. » Quel est, sur ce sujet, le plus compétent? De M. Espérandieu qui a fait opérer et enlever des gazonnements, ou de M. l'abbé Breuil qui préfère, proclame-t-il, « la sérénité de ses cavernes » à ces travaux en plein air?

L'abbé a un ami qui cultive la fougère (*pteris aquilina*, dit notre docte abbé pour faire scientifique) et en deux saisons un pied unique a couvert plusieurs mètres carrés. Mais à quelle profondeur vont les racines? Fidèle à son système l'abbé veut faire confondre : espace et profondeur.

Comme toujours, les antiglozéliens veulent jeter de la poudre aux yeux : Begotten fabrique les fausses dépêches de Porto; Dussaud écrit une lettre anonyme, falsifie sans vergogne, dans le *Matin* du 29 décembre, une inscription de la première tablette (comparer avec la reproduction exacte parue dans le *Mercury* du 1^{er} décembre 1927, page 266); l'abbé Breuil veut faire confondre décomposition et fossilisation. Or, ce sont précisément deux états contraires : la dé-

composition ne se produit que parce que la fossilisation n'a pas lieu!

Au sujet du départ de M. Pittard, je suis gêné pour préciser et regrette que l'abbé m'y oblige. La toux cardiaque se serait produite dans l'intervalle de la deuxième journée et de la troisième. Or, dès le deuxième jour, M. Pittard nous dit qu'il voulait partir à cause d'un cours. Je lui répondis que « son rôle de juge était trop grave pour qu'il ne fasse pas retarder une conférence ». D'ailleurs, l'abbé ne fera accroire à personne que le traitement le plus efficace de la toux cardiaque est d'entreprendre aussitôt le voyage de Vichy à Genève.

M. Peyrony devait plus tard me laisser connaître la vraie cause du départ de M. Pittard : il désirait assister à une séance de l'Université où l'on devait discuter le budget des laboratoires. Ce détail était connu de M. Pittard à l'avance; pourquoi accepter des fonctions de juge quand on n'est pas décidé à les remplir jusqu'au bout?

M. Pittard, nous dit ensuite l'abbé, prit une part « très active » à la rédaction du rapport. Comment? L'accusation de faux roule en entier sur la position de la tablette, dont la trouvaille a eu lieu après le départ de M. Pittard, et M. Pittard prend une part très active à la rédaction de ce rapport. Il n'était donc pas nécessaire d'avoir vu? Voilà qui éclaire d'un jour singulier les mœurs antiglozéliennes!

Veillez agréer, Monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments très distingués.

D^r A. MORLET.

Une lettre de M. D. Peyrony

Monsieur le Rédacteur en chef,

Voulez-vous me permettre une mise au point au sujet de l'incident qui se produisit le 7 novembre dernier dans le champ de fouilles de Glozel, et dont Miss Garrod, membre de la commission internationale, et le docteur Morlet furent les auteurs?

Le docteur Morlet, malgré l'engagement pris par lui et par toutes les personnes présentes de ne pas en parler, a manqué à sa parole et l'a relaté à sa façon pour jeter la suspicion sur ce membre de la commission.

Voici les faits : je n'assistai pas à la discussion, mais, lorsque j'arrivai sur le terrain des fouilles, tous deux vinrent vers moi pour expliquer ce qui s'était passé. De leurs explications, il ressortit clairement que cet incident n'était dû qu'à un malentendu.

La veille au soir, comme il est dit dans le rapport, la commission avait disposé des témoins et plâtré le front de fouilles.

Le matin du 7 novembre, Miss Garrod, arrivant sur les lieux avec MM. Hamal-Naudrin, l'abbé Favret, le docteur Morlet et d'autres personnes, voulut se rendre compte si rien n'avait été déplacé au cours de la nuit; sans attendre l'arrivée de ses autres collègues, elle descendit dans la tranchée est pour commencer son examen.

Le docteur Morlet eut alors l'impression qu'y allant seule, elle voulait peut-être maquiller le terrain. De là, la discussion très vive qui s'ensuivit.

Après franches explications de part et d'autre, il fut reconnu, par les autres membres de la commission et les autres personnes présentes, que Miss Garrod et le docteur Morlet avaient agi chacun de bonne foi et qu'il ne s'agissait que d'un simple malentendu.

Miss Garrod reconnut qu'elle avait eu tort de ne pas attendre l'arrivée de tous les membres de la commission pour procéder à cet examen. De son côté, le docteur Morlet reconnut également qu'il avait oublié un moment les règles de la galanterie française. Il fit alors un geste qui l'honorait. « Voulez-vous, Mademoiselle, dit-il, que tout soit oublié et que nous nous serriions la main? » Et les deux mains se tendirent franchement l'une vers l'autre. Tout le monde applaudit à ce geste qui permettait à la commission de continuer ses travaux en accord parfait avec le docteur Morlet.

Il fut entendu à ce moment-là avec tous les représentants de la presse : MM. de Varigny, des *Débats*, Labadié, du *Quotidien*, Branguier, du *Journal*, etc., que ce pénible incident serait passé sous silence.

Je constate avec le plus grand plaisir la loyauté des membres de la presse. Je n'en dirai pas autant du docteur Morlet qui, dans un but facile à comprendre, relate l'incident à sa façon en omettant de parler des faits qui le gênent.

Je suis sûr que les membres de la presse présents, pour lesquels j'ai la plus haute estime, ne me contrediront pas.

Veillez agréer...

D. PEYRONY,

Membre de la commission internationale, chargé de mission par le ministère de l'Instruction publique et des beaux-arts aux fouilles de Glozel.

M. René Dussaud à l'Académie bourbonnaise

Elu, en décembre dernier, membre de l'Académie bourbonnaise, à Moulins, M. René Dus-

saud, membre de l'Institut, est allé hier prendre séance. La réunion était strictement privée. M. Dussaud fit à ses nouveaux confrères une causerie, avec projections, sur les fouilles de Glozel.

Dans tous les pays, sauf en France, a-t-il dit, il existe un service des antiquités dont l'objet est précisément de régulariser la conduite des fouilles et de dresser des procès-verbaux, ce qui a fait défaut à Glozel.

C'est là, en somme, toute l'origine de la discussion. Il serait désirable qu'une loi intervint pour mettre sous l'autorité des architectes des Monuments historiques des fouilles de ce genre.

Puis, M. Dussaud a précisé les signes qu'on a prétendu lire sur les objets trouvés à Glozel. Les signes glozéliens, d'après lui, n'offrent pas la correspondance que l'on déclare trouver avec le phénicien.

Ce que dit M. Clément

Nous avons reproduit hier les passages essentiels d'une interview donnée à l'*Echo de Paris* par M. Clément, l'instituteur de Chantelles, à qui fut montré par le jeune Fradin, son élève, la première pierre trouvée à Glozel. Ce matin, le *Petit Parisien* rapporte une longue déclaration de M. Clément sur les débuts de l'affaire :

Après mon premier voyage à la fosse des Fradin, dit-il, je ne tardai pas à recevoir à Laguerme la visite du jeune Emile... Entre autres objets, je lui avais un jour montré le nodule d'un bracelet préhistorique en schiste trouvé par moi dans la région de Montcombroux. Quatre signes étaient gravés sur cette pièce assez rare. Les trois signes les plus à droite correspondaient grossièrement, certes, assez exactement toutefois aux trois lettres majuscules S T X.

Et le temps passa. Nous partîmes en vacances au mois d'août et ne rentrâmes chez nous qu'à la fin de septembre.

Sitôt rentrés, nous reprîmes nos relations avec Emile Fradin. Il venait nous voir encore plus souvent.

Un jeudi d'octobre, le jeune homme m'ayant apporté une superbe hache en silex poli qu'il aurait trouvée, selon lui, dans la campagne, « chez Gentil », je proposai, de faire une excursion dans les mêmes parages.

Nous voici donc en route. Nous revenons de cette promenade, où je n'avais trouvé qu'un débris de poterie, vraisemblablement mérovingienne, lorsque mon compagnon sortit de sa poche un petit objet, et, presque honteux de me le faire voir, me le tendit.

Il s'agissait d'un fragment de galet à inscription trouvé aux environs de la première « sépulture » de Glozel.

Je pris le galet. Trois signes y étaient inscrits. Le premier figurait vaguement le jambage d'un S, le second était un X, le troisième un T gravé en oblique.

Je pensai tout de suite à mon nodule de schiste, mais pour trouver une raison de plus d'attacher de l'importance à la trouvaille d'Emile Fradin.

Et sans prêter plus d'attention à l'embaras qu'avait témoigné le jeune homme en me montrant cet objet, je lui dis : « Voici une pièce de premier ordre. Il faut fouiller les débris à fond. »

Trois mois encore s'écoulèrent. Pendant ces trois mois, Emile Fradin ne découvrit à Glozel qu'un fragment de hache et un petit galet triangulaire, orné d'un signe qui ne correspondait à rien de connu.

Et c'est à la fin de janvier 1925 qu'un jour où il était chez moi, Emile Fradin m'annonça timidement qu'il avait brossé soigneusement la petite brique bien cuite que j'avais eue entre les mains le 9 juillet et que toutes sortes de signes y étaient apparus.

Surpris qu'il ne l'ait pas prise avec lui, j'allai la voir à Glozel. Je reconnus la brique et, toujours confiant dans la parfaite droiture de Fradin, je ne pensai qu'à m'accuser moi-même de ne pas avoir découvert ces inscriptions le 9 juillet.

Ce n'est que plus tard et en me rappelant soigneusement toutes ces circonstances, que je devais arriver à la conclusion suivante :

Qu'il était bien difficile et presque impossible à mes yeux que le premier examen de la brique auquel je m'étais livré ne m'eût pas permis d'apercevoir au moins l'un des signes qui y apparaissent maintenant avec une netteté si parfaite.

Enfin, M. Clément raconte que le 26 avril 1925, ayant déjeuné chez les Fradin, il vit arriver après le déjeuner le docteur Morlet qui, désignant quelques objets provenant du champ, aurait dit aux propriétaires :

Vous avez là une vraie fortune. Entourez le terrain d'un fil de fer. Vous gagnerez à l'exploiter tout ce que vous voudrez et les savants du monde entier défilent chez vous comme ils ont défilé à Java pour voir le pithecantrope!

Tandis que s'évoquait à leurs yeux l'espoir de cette prodigieuse fortune, les Fradin écoutaient bouche bée...